

Observateur en péril

RAYMOND, Sébastien. *Un temps d'acteur*, Montréal, Somme toute, 2015, 161 p.

Michel Coulombe

Volume 34, numéro 1, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79904ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (2016). Compte rendu de [Observateur en péril / RAYMOND, Sébastien. *Un temps d'acteur*, Montréal, Somme toute, 2015, 161 p.] *Ciné-Bulles*, 34(1), 56-56.



RAYMOND, Sébastien. *Un temps d'acteur*, Montréal, Somme toute, 2015, 161 p.

Observateur en péril

MICHEL COULOMBE

La photographie de plateau tient à la fois de la création et de la promotion. Comme le gymnaste et le patineur artistique, le photographe doit exceller dans le style libre et dans les figures imposées. Dans son livre, Sébastien Raymond compare plutôt son travail à celui d'un mercenaire et qualifie sa fonction de fantôme et de contorsionniste.

L'auteur pousse le goût de l'allégorie jusqu'à présenter les membres d'une équipe de cinéma comme les composantes d'une grande armée. La scripte y serait l'aide de camp et la régie, «les casques bleus du tournage». En marge de cette armée, le scénariste apparaît comme... l'origine du conflit! Quant aux acteurs, au cœur du champ de bataille, ils deviennent «des armes à la fine pointe de la technologie humaine». Allégorie militaire un peu forcée.

L'auteur a la main plus heureuse lorsqu'il compare les plateaux de tournage en France et au Québec. Cette double description du travail des professionnels du cinéma avantage clairement l'Hexagone où l'on résiste beaucoup mieux au tout à l'anglais.

Photographies à l'appui, pour la plupart en couleurs, Sébastien Raymond parle de son métier, de la discrétion qu'il exige, de l'indispensable complicité avec les acteurs et des photos qui rendent exactement l'esprit d'un film, bien qu'elles ne correspondent à aucune scène. Son livre bilan retrace son parcours, un voyage photographique qui l'a conduit de la France au Québec où, à peine arrivé, il a rencontré Pierre Elliott Trudeau et Maurice Richard à quelques jours d'intervalle et les a croqués sans savoir qui ils étaient. Le livre ne présente malheureusement pas ces photos puisqu'il met l'accent de ce travail sur les plateaux, ceux des **Boys IV** et de **Cruising Bar 2**, ceux des films de Marc-André Forcier, Francis Leclerc et Jean-Marc Vallée.

Observateur privilégié de l'activité cinématographique, l'auteur raconte la vie des plateaux, l'attente, les conditions hivernales difficiles, la loto-plateau, le travail des metteurs en scène. «Seul le réalisateur possède le droit à l'énervement», rappelle-t-il. S'éloignant momentanément du ton positif qui guide généralement son écriture, il se risque à égratigner au passage certains «réalisateurs foncièrement méchants, intolérants et colériques qui abusaient de leur pouvoir pour se comporter parfois de manière abjecte». On ne connaîtra pas leurs noms.

Ce livre est, à sa façon, une déclaration d'amour au cinéma. Cela se traduit par de brefs portraits de réalisateurs et d'acteurs. Bien qu'il déplore «la folie d'un monde obsédé par le vedettariat», l'auteur exprime une affection particulière à l'endroit de ces acteurs, comme en témoigne le titre de l'ouvrage qui rappelle cet instant de solitude et de silence total que s'attribue parfois un interprète pour s'immerger dans son rôle.

Affectueux à l'égard des acteurs québécois, Sébastien Raymond prend ses distances face à la toute-puissance des acteurs américains, qu'il se contente d'identifier par des prénoms, probablement fictifs,

notamment un certain James dont les membres de l'équipe ne devaient, sous aucun prétexte, croiser le regard. Une trentaine de techniciens ont dû lui tourner le dos afin qu'il donne la pleine mesure de son jeu...

Passant du coq à l'âne, Sébastien Raymond évoque, en vrac, divers souvenirs de tournage: une grimace de Madeleine Robison, Ryan O'Neal qui lui parle de Barry Lindon et de Stanley Kubrick, le malaise de Marc-André Grondin qui doit lui lancer un verre de vin sur les ordres de Jean-Marc Vallée («Pitche le vin, Marc-André»), le stoïcisme de Luc Guérin dévoré par les moustiques dans un marécage, une équipe française réclamant son vin à l'heure du déjeuner, Gérard Depardieu recevant un appel de Thierry Lhermitte au moment d'agoniser, Pierre Richard sur une route enneigée, Laurence Leboeuf, cigarette à la main, dans une pose à la Bardot.

Un temps d'acteur témoigne du travail d'un artisan convaincu d'assister à la «fin d'une époque». Balayé par le numérique et des choix de production à courte vue, son métier est en péril, aussi se portait-il à sa défense avec fougue, en plus de s'inquiéter pour la mémoire du cinéma, désormais privée de nombreuses images.

On déplore quelques fautes. De plus, les photographies sont trop sombres, ce qui ne leur rend pas justice. Dans cet ensemble, on retiendra notamment les nombreux clichés qui expriment des moments de solitude: Marianne Sägebrecht perdue dans ses pensées sur une plage déserte, Francis Ducharme isolé dans un paysage enneigé, Marc-André Grondin dos au mur au fond d'une pièce remplie de cadavres, Frédéric Pierre immobile près d'une voiture en proie aux flammes, Stephen McHattie scrutant l'horizon dans un paysage monochrome, Stéphane Ricard cigarette aux lèvres au milieu d'un bric-à-brac, Vanessa Paradis à peine reconnaissable au pied d'un immense écran vert. Autant d'images éminemment cinématographiques.